

OUVERTURE

Lakis Proguidis

Vient un moment dans la vie d'une revue où on sent planer sur elle le spectre de la routine. Certes, on peut ne pas en tenir compte et poursuivre la publication d'articles bons et intéressants. Cependant, le lecteur averti sait qu'après ce moment fatidique rien ne sera plus comme avant : à chacun de ses futurs numéros la revue en question perdra davantage de vitesse par rapport au monde qui, indifférent au sort des revues littéraires, s'éloignera dans une direction inconnue. Les articles bons et intéressants continueront à paraître, sauf que, dorénavant, le dialogue profond et vital entre la revue et le monde est rompu.

Anticipons la routine : à partir du présent numéro, L'Atelier du roman est coédité par Flammarion (Paris) et Boréal (Montréal). Je tiens à remercier Gilles Haéri et Pascal Assathiany pour cette extraordinaire entente éditoriale qui permet à la revue d'accentuer son caractère cosmopolite, d'amplifier la conversation autour de l'art du roman et, surtout, de changer tout en restant la même. Je tiens à remercier aussi tous les collaborateurs et tous les amis pour la confiance et la sympathie avec lesquelles ils ont entouré la perspective de cette nouvelle aventure.

Bilan provisoire. L'Atelier du roman a été fondé en 1993 à Paris. Ses racines remontent au séminaire sur le roman que Milan Kundera a tenu à l'École des hautes études en sciences sociales de 1980 à 1994. Le projet a pu voir le jour grâce à l'aide d'Yves Hersant, directeur d'études à la même École. L'Atelier a été successivement édité par Arléa, Les Belles Lettres, La Table Ronde et Flammarion. Jusqu'aujourd'hui trois cents écrivains du monde entier ont contribué à l'épanouissement de la vie atelieresque. Entre autres, Milan Kundera, Michel Déon, Fernando Arrabal, Philippe Muray, Günter Grass, José Saramago, Gilles Marcotte et Ernesto Sabato. En outre, depuis sept ans, L'Atelier organise chaque année en Grèce une Rencontre internationale sur un sujet relatif à l'art du roman. Également, l'année dernière, a été créée chez Flammarion, sous le label de la revue, une collection d'essais littéraires (trois titres parus). Elle sera codirigée par François Taillandier et le signataire de ces lignes.

En écho au fait que L'Atelier du roman est désormais coédité des deux côtés de l'Atlantique, deux nouveaux chroniqueurs, Isabelle Daunais et Yannis Kiourtsakis, intègrent le groupe des anciens (François Taillandier, Marek Bienczyk, François Ricard, Benoît Duteurtre et Massimo Rizzante).

Confiée à des écrivains de cinq pays différents (Canada, France, Grèce, Italie, Pologne), À la Une n'est pas pour autant une rubrique « multi-ethnique ». On ne fait pas une revue littéraire, à savoir une publication vouée à l'excellence et à la rareté, en respectant des quotas. L'universel, disait Miguel Torga, c'est le local moins les murs. En somme, dans ces chroniques, nous disons que, d'où que nous venions, où que nous soyons, où que nous allions, ce monde nous blesse de la même manière.

Ce n'est pas un hasard si, dans le numéro précédent, a été publié le texte collectif intitulé « Pour une francophonie littéraire ». Il fallait, à la veille de l'aventure intercontinentale de L'Atelier du roman, prendre une initiative à la hauteur des défis culturels que nous adresse le monde actuel. À l'appui de cet appel, il fut aussi question de créer une nouvelle rubrique autour de l'idée que le sort du français, comme d'ailleurs de toute autre langue, n'est plus l'affaire exclusive des francophones. L'ouverture de ces pages ne tardera pas. D'ici là, la chronique de Yannis Kiourtsakis nous propose un avant-goût de l'esprit qui y dominera. L'épisode dont il parle concerne le grec, langue pratiquée sur une infime partie du globe. Pourtant, une fois ses « murs » tombés, le « local » nous concerne tous au même degré.

Ces cervelles formatées par la spécialisation en viennent très vite à perdre de vue les relations nécessaires entre les parties et le tout et, telles des termites creusant aveuglément leur tunnel, se mettent au service de puissances démoniaques, tout en croyant naïvement oeuvrer pour le bien commun.

Denis Grozdanovitch, *Rêveurs et Nageurs*, 2005.

Les guerres n'ont pas fini et, tout naturellement, ne finiront jamais. En revanche, ce qui semble en voie de disparition, c'est le roman de guerre, autrement dit le roman sur les retombées existentielles de la guerre. On est gavé d'images à la télé, de reportages sensationnels et d'analyses d'innombrables apologistes plus connus sous le nom de spécialistes. Par la suite, la vie continue.

Il faut donc relire Curzio Malaparte pour redécouvrir ce qu'est le roman de guerre. Sans son oeuvre aurions-nous jamais eu la possibilité de nous apercevoir de ce que les guerres du XXe siècle ont dit de nouveau et d'unique sur la condition humaine ? Sans lui aurions-nous su vers quelle direction regarder si nous voulons apprendre quoi que ce soit sur nos

guerres à nous, sur les guerres qui ont inauguré le troisième millénaire ? Relisons Malaparte. Il a prouvé que, dans une guerre, la victoire appartient au roman.

De Malaparte à Boccace et de Dumas à Rabelais, les écrivains dits du passé prédominent dans ce numéro. Cela peut décevoir nos contemporains habitués à occuper presque tout l'espace des pages « littéraires » des journaux. N'oublions pas toutefois que les morts sont plus nombreux. Mais, encore une fois, il n'est pas question de quotas. Si nous en parlons, c'est parce qu'ils sont vivants. Le temps de la création n'est pas celui de l'état civil.

Et durant tous ces changements, tous ces bouleversements éditoriaux qu'a connus L'Atelier du roman, trois amis, José Benhamou, Dominique Dussidour et Réjane Crouzet ont continué, toujours avec une ponctualité exemplaire, toujours avec le savoir-faire des anciens compagnons, à fabriquer l'« objet ». Serait-il possible, ai-je demandé à José, de travailler à distance ? Depuis que l'homme existe, m'a-t-il répondu très philosophiquement, l'amitié l'a toujours emporté sur les difficultés techniques.

Paris et Montréal sont séparés par le vaste océan. Et par-dessus plane l'espace intergalactique miraculeusement rempli par le rire de Sempé.

L. P.

OUVERTURE

Lakis Proguidis
traduzione di Martina Mazzacurati

Le guerre non sono finite, non finiranno mai. In rivincita, quello che sembra in via di sparizione, è il romanzo di guerra, altrimenti detto romanzo sulle ricadute esistenziali della guerra. Siamo viziati da immagini alla televisione, reportage sensazionali e analisi di innumerevoli apologie meglio conosciute sotto il nome di specialistiche. Per il resto, la vita continua.

Bisogna dunque rileggere Curzio Malaparte per riscoprire cos'è il romanzo di guerra. Senza la sua opera avremmo mai avuto la possibilità di accorgerci di quello che le guerre del XX secolo hanno detto di nuovo e di unico sulla condizione umana ? Senza di lui avremmo saputo verso quale direzione guardare volendo imparare qualcosa sulle nostre guerre, sulle guerre che hanno inaugurato il terzo millennio? Rileggiamo Malaparte. Ha dimostrato che, in una guerra, la vittoria appartiene al romanzo.